

Chapitre 1	1
Tenir la position: La Sentinelle du Poste 5	
Octobre 2025 — Un lycée de banlieue nord de Paris	1
Chapitre 2 : Octobre Noir: L'Heure de l'Inertie	11
Chapitre 3 : L'Atelier des Silences	21
Le Carburant de l'Éveil	22
La Trêve des Masques	24

Chapitre 1

Tenir la position: La Sentinelle du Poste 5

Octobre 2025 — Un lycée de banlieue nord de Paris

Construit dans les années quatre-vingt, le lycée déploie son puzzle de béton fissuré, dernier avatar d'un modernisme à bout de souffle. Ses baies vitrées, d'inspiration corbuséenne, portaient jadis la promesse d'une hygiène par la lumière ; elles ne livrent plus qu'un éclat froid et résigné.

Un hall central, conçu comme un patio. Autour, des gradins couverts encerclent une fosse — colisée de nos drames ordinaires. Derrière les vitres, un jardin d'Éden oublié, envahi par les herbes folles.

*Je suis **revenue** à l'enseignement après vingt ans d'absence. J'avais quitté les classes pour le monde plus concret de l'entreprise, sans savoir que je ne faisais qu'éviter ce qui allait devenir l'angle mort de la République.*

***J'ai franchi à nouveau ce seuil** comme on retrouve une maison d'enfance ; mais je l'ai découverte toute changée.*

.

Nous sommes en octobre. Dans mes cheveux, des pinces ornées de coquillages — souvenirs d'un été au bord de l'océan.

Une dernière halte, quelque part près de Bordeaux, me revient : une aire de repos semblable à La Petite Maison dans la prairie.

C'est sans doute ce qu'avaient cherché à recréer les concepteurs de cet aménagement sur l'autoroute Paris–Bordeaux.

J'ai emporté ce souvenir avec moi, comme un refuge. Il me fait encore sourire quand j'y pense. Je m'y accroche encore. J'en ai besoin en ce moment.

Ce matin, j'arrive très tôt à cause de ce message reçu la veille, vers dix-neuf heures.

Hier, c'était mardi, mon jour de repos. Pendant mon absence, quelque chose s'est passé.

Une alerte prioritaire, rouge sur Pronote.

Envoyée par M. G., AFD par intérim.

La protection du câblage d'un poste de travail a été débranchée dans mon atelier.

Court. Sans formule.

“Anomalie détectée — Atelier SIN — accès hors horaires.”

Je l'ai relu trois fois.

Le téléphone éclairait à peine la pièce. Autour de moi, l'appartement était plongé dans ce silence dense des soirs d'hiver, quand tout semble à sa place.

Sauf ce message.

Je n'aurais pas dû le recevoir.

Les alertes du lycée sont censées être filtrées par l'administration. Les agents, les responsables techniques — pas une contractuelle arrivée depuis quelques semaines.

J'ai vérifié l'expéditeur.

Numéro interne.

Aucun nom.

Je me suis levée.

Un réflexe.

Comme si quelque chose m'attendait derrière la porte.

Rien.

Juste le couloir. Immobile.

Les murs, les objets, la lumière — tout était normal.

Trop normal.

“ Objet : Incident atelier – salle 303

Bonjour,

Une plaque de protection du câblage d'un poste de travail (poste n°5) a été dévissée dans l'atelier, salle 303. Les fils électriques à gros diamètre, donc ceux par lequel passe des courant relativement élevés ont été arrachés.

Le poste a été sécurisé et balisé avec du ruban de signalisation. L'alimentation des postes de travail a été coupée.

À noter qu'un incident similaire s'était déjà produit l'an dernier à ce même poste, début janvier, ayant entraîné une électrocution, un élève blessé, un dépôt de plainte et départ de l'enseignant.

Merci d'être vigilant lors de votre prochaine présence en salle.

L'incident s'est produit aujourd'hui, la journée du 14 octobre.

Bonne soirée,

M. G. “

Tous les collègues de l'atelier, moi comprise, ont été alertés via Pronote. Le proviseur et son adjointe également.

Une diffusion générale, urgente en apparence.

.

La peur m'a envahie depuis hier et n'est pas retombée.

J'ai répondu aussitôt :

« Qu'est-il arrivé ? Peux-tu m'en dire plus ? »

Je n'ai reçu aucune réponse. J'ai pensé à appeler, mais cela ne se fait pas.

J'ai relancé :

« Que s'est-il passé exactement ? Y a-t-il eu des victimes ? Élève ? Enseignant ? »

Le message ne précise pas s'il y a eu des blessés.

Dans l'Éducation nationale, les échanges s'arrêtent tôt. Passé une certaine heure, les messageries se taisent.

Mon collègue, vu l'urgence, avait pourtant enfreint cette règle. Il a diffusé ce message en dehors des horaires habituels. Communiquer tard expose à être mal perçu — instable, excessif.

Alors on se tait.

Je n'ai presque pas dormi à cause de cette alerte rouge. À peine deux heures de sommeil.

À l'aube, j'ai parcouru machinalement mon trajet habituel — train, bus — à travers un dédale de barres HLM, jusqu'à l'établissement.

À sept heures déjà, je me précipitais vers les ateliers sans passer par la salle des profs. J'y avais pourtant l'habitude de saluer brièvement Fabien, professeur d'économie et contractuel comme moi. Il arrive toujours très tôt ; je le vois systématiquement assis là, écouteurs aux oreilles. Immobile à sa place habituelle, on dirait qu'il prie.

Je cours dare-dare vers les ateliers. Chaque porte coupe-feu que je franchis gémit sur ses gonds, un cri de métal qui alerte l'invisible. Je ne marche pas vers une salle de cours, je m'enfonce dans la gorge d'un monstre qui a déjà digéré sa propre histoire — un ogre de béton ayant englouti des cohortes d'enseignants et d'enfants, leur refusant un savoir digne de ce nom pour mieux les recracher brisés.

Devant la salle 303, ma main me paraît étrangère — blanche, tremblante — alors qu'elle approche la clé de la serrure sabotée. L'accès principal est condamné. Ce sabotage,

survenu deux semaines seulement après ma prise de fonction, m'oblige à un détour : je pénètre dans l'atelier par la salle de documentation.

Monsieur G. a dû couper le courant des postes de travail — c'est le premier réflexe qu'il a eu. Les disjoncteurs et les relais s'étaient déjà déclenchés, signe d'une anomalie majeure. Dans ce silence soudain de l'atelier, j'ai compris que ce n'était pas une simple panne, mais la signature technique du piège que j'avais pressenti.

Un ruban jaune et noir délimite la zone, barrant l'établi comme une cicatrice fraîche. Il ne dit pas « crime », mais tout, dans sa présence, en a la gravité. Fixé à la hâte entre une potence métallique et une poignée de tiroir, le plastique vrillé s'affaisse par endroits en une courbe molle, presque résignée. Derrière cette frontière symbolique, le poste est figé sous un halo de néon. L'éclairage, lui, n'a pas été coupé : il ne dépend pas du circuit des postes de travail.

Je découvre la plaque de protection ; elle a été déboîtée et déposée avec un soin chirurgical. Les six vis sont alignées sur le plan de travail, droites, prêtes pour un remontage qui n'aura pas lieu. Les conducteurs électriques ont été extraits de leur logement et étalés sur l'établi. Les gaines rouges, jaunes et noires, certaines dénudées, d'autres encore droites portant son isolant, s'étirent sur la table jusqu'à l'extrémité. Ils ont été arrachés avec une méthode qui n'a rien d'accidentel.

Tout semble suspendu, comme si le geste avait été interrompu en plein milieu d'une opération. Je repense au message de M. G. : un incident identique s'était produit ici même, un an plus tôt. La veille, après avoir appris la nouvelle, j'avais fait mes propres recherches. Les archives numériques et un vieux billet de blog confirmaient le drame de janvier dernier : une électrocution, une plainte et le départ précipité de mon prédécesseur. Sur les photos d'un sit-in organisé devant le rectorat à la suite de l'accident, je reconnais mes collègues actuels. Au centre du groupe, le délégué syndical.

Sachant que le ruban de signalisation ne protège pas réellement — surtout dans un lieu soumis aux va-et-vient des élèves —, il ne remplit qu'une fonction d'alerte : ici, on ne touche plus. Pourtant, cette barrière symbolique n'empêche rien au fond.

Ici, quelque chose a été fait — volontairement.

Mais en tant que technicienne, je prends la responsabilité de faire mieux qu'un ruban : j'isole le poste, je vérifie que toute alimentation est coupée. J'interviens comme on secourt un blessé.

Dans la lumière crue, ce plastique tendu devient un aveu muet.

Peut-être pas un accident.

Quelque chose de plus précis.

Je prends des photos, multipliant les angles pour ne rien rater. J'extrais de ma sacoche la boîte à outils des interventions critiques. Entre l'autopsie et le déminage, mes gestes sont précis. Je sectionne, j'isole les fils. Je vérifie l'absence de tension avec un multimètre : le poste ne répond pas, enfin. En revissant le capot de protection, je neutralise la menace. Les conducteurs sont mis hors tension. Quand je réarme le disjoncteur général, le silence qui suit ressemble à une délivrance. La bombe ne sautera pas aujourd'hui. Aucune victime à déplorer cette fois-ci.

À cet endroit, quelqu'un est intervenu sans aller au bout, comme s'il avait été interrompu par l'arrivée d'un individu. Celui-ci possède les clés de la salle de documentation et s'est introduit dans mon atelier par ce passage. Il ne pouvait pas entrer par la porte à double battant, qui ne s'ouvre que de l'intérieur.

Cet acte de sabotage pourrait provoquer une électrocution, blesser un élève, engager ma responsabilité — ou me viser directement.

Je range les outils après avoir vérifié les quinze postes. L'enquête attendra.

*Mon inquiétude est à son paroxysme. Tous les postes fonctionnent, sauf le **numéro 5** que j'ai isolé en le débranchant **volontairement**, lui **ôtant** tout son câblage **actif** : aucune alimentation ne converge vers lui. Je le laisse ainsi en attendant de le réparer et de le remettre en marche. Je n'ai pas le temps de le faire ce **matin**.*

— Pourvu que rien ne soit arrivé en mon absence, me dis-je. J'en aurai le cœur net dès l'arrivée de l'un des collègues présents hier dans l'atelier.

À mes yeux, chacun est suspect : quiconque détient les clés de la salle de documentation, et en premier lieu ceux qui possèdent des notions de câblage.

Je me dirige vers la loge, sans détour, pour interroger la surveillante. Je **découvre** une femme aux bésicles épaisses, presque celles d'une forte myope. Les verres, opaques, semblent taillés dans la glace. Elle porte un tablier à petits motifs floraux. C'est la femme d'entretien que je **voyais** à l'aube passer la grande machine de nettoyage dans la fosse, en **face des gradins**. Elle a pris du grade ou est juste **multitâche**. D'ordinaire, elle m'accueille chaque matin avec un grand sourire. Parfois, je l'aperçois derrière la vitre, face à ses écrans qui diffusent les images de l'entrée : elle est assise devant ses moniteurs comme dans un mirador.

— Rien de grave ne s'est produit hier dans les ateliers ? demandé-je, en cherchant son regard dissimulé derrière ces verres épais.

Elle me fixe, marque un silence, puis répond :

— Non, rien. Pourquoi ? dit-elle d'un ton sec, presque distant.

Je reste surprise. Son regard s'attarde un instant, puis son visage se referme.

À ce silence, je comprends que quelque chose ne tourne pas rond.

Elle me regarde comme une condamnée.

Je tourne le dos et m'en vais chercher dans les couloirs, jusqu'à la salle des professeurs.

Fabien, le professeur d'économie, est là, le premier arrivé.

Il a des écouteurs dans les oreilles, plongé dans un calme presque monacal. On dirait qu'il prie.

Je retourne dans mon atelier.

Je n'ai pas envie de déambuler dans les couloirs de l'administration à la recherche de quelqu'un qui pourrait me renseigner. À cette heure-ci, le dédale est désert. Seules la calligraphie arabe à l'entrée et les silhouettes esquissées au crayon d'Oum Kalthoum donnent le change, comme pour me rassurer : ici, je ne suis pas en territoire hostile.

Mes messages à M. G. sont restés sans réponse. Ceux adressés à monsieur. Mgombo., le professeur responsable, également.

Si la situation s'aggrave, je me retire. Je fais valoir mon droit de retrait, me dis-je. Le prof que j'ai remplacé a bien fait valoir son droit de retrait. Je vais peut-être devoir faire de même.

*Je me dis alors qu'aucun travail ne mérite de tels risques. Il existe un dispositif légal pour faire face à cette situation : la **protection fonctionnelle**.*

Je fais les cent pas entre l'atelier et le centre de documentation, comme dans une salle des pas perdus, à tourner en rond sans issue. Mon atelier est archaïque, sans matériel. Quand je pense que mon dernier atelier d'électronique et d'électrotechnique avait l'air d'une station spatiale prête à s'envoler... Je me demande ce que je fais là, sans matériel pour travailler, face à un danger imminent que mon collègue, Monsieur G., signale par AFD par intérim.

Je pense à préparer mon thé 71, ma madeleine de Proust, mais il est trop tôt — ou trop tard. Ce thé artisanal que je prépare chaque matin dans une théière en fonte, est mon rituel. Je le bois comme on dégaine une arme. J'attends l'heure creuse, après l'heure en co-intervention avec Anaïs, la prof d'anglais. Dans quelques minutes, elle et moi, nous devons assurer ensemble un cours avec la pire des classes : la terminale STI2D1.

J'ai une heure creuse ensuite ; j'en profiterai pour me faire un vrai thé 71, imprimer mes cours et les supports du TP du jour : le VTNH — Véhicule Terrestre Non Habité, ma fierté. Avant de quitter l'atelier, je vérifie une dernière fois le poste. Je m'assure de n'avoir rien oublié. Je me place devant l'installation réparée quand, soudain, le proviseur et son adjointe apparaissent à la porte. Leur arrivée est brusque, presque calculée. Comme une inspection. Comme une interpellation.

Je vois l'adjointe, une femme d'une quarantaine d'années. Elle a une grosse tache sous l'œil gauche, comme une larme qui coule : une marque sombre, prolongée par une autre plus petite, si bien qu'on croirait voir un pleur permanent sur sa joue. Elle me fait penser à un clown triste, tant elle feint une douceur que je sais fausse. Derrière cette expression fabriquée, je l'ai déjà vue manœuvrer, porter des coups tordus à ceux qu'elle prétend protéger — comme cet élève dont le PAP est désormais bloqué par ses agissements.

Je le sais : cette crainte et cette gentillesse qu'elle compose ne sont qu'un leurre.

Devant elle, le proviseur. Un homme d'une stature ambiguë, entre la taille d'un enfant et le nanisme, au visage figé par un sourire permanent. Il m'a mise mal à l'aise dès la rentrée ; cette expression excessive, ininterrompue, en devient presque pathétique. Il sourit sans cesse, comme quelqu'un qui continuerait de rire alors que tout le monde a cessé de le faire.

Je les observe. À cet instant, ils me paraissent décalés, irréels — comme des figures qu'un cirque aurait déposées là par erreur. Ils s'avancent sans un mot. Après les salutations formelles, j'explique brièvement la situation.

— J'ai réparé, dis-je. Un acte de malveillance à mon avis: le poste était démonté et les fils arrachés. La plaque avait été dévissée, sans doute pour dissimuler la dégradation. Je vous enverrai un rapport après les cours.

Je m'efforce de rester concise, gardant les détails pour ma propre enquête. Ils ne réagissent pas, comme s'ils contemplaient un cadavre. Leur mutisme et leur absence de surprise sont glaçants.

— Tout va bien, alors, me lance le proviseur, sans départir de son large sourire.

— Oui, tout va bien. Je consignerai l'incident après ma séance de TP.

*Je limiterai mon compte rendu à l'essentiel, tout en préparant une version personnelle à l'attention du rectorat. Il y aura certainement une enquête. Je ferai comme mon prédécesseur et **déposerai** plainte. Cela a été implicitement **suggéré** par **Monsieur G** dans **son** message d'alerte.*

Il s'agissait au minimum d'un sabotage visant à rendre inutilisable toute la série de postes dans le prolongement du numéro 5 — il n'en resterait alors que trois opérationnels, ceux d'en face.

*Pour le moment, avant la rédaction de toute plainte ou rapport d'incident, je chercherai de la clarté auprès de mon conseil : mon mari. Son instinct de montagnard kabyle agit sur moi comme celui d'un chaman. Ingénieur en électronique et électrotechnique, il a été confronté à ces drames où des techniciens perdaient la vie en tirant du câble au port de Béjaïa. Il possède le diagnostic juste face à ces anomalies de câblage, qu'elles relèvent de la malveillance ou de la négligence. Il a vu des collègues **disparaître** à cause du **courant**, cet être invisible qui prend la vie sans prévenir.*

Dans l'expression du proviseur, je perçois encore ce sourire constant,.

. — Merci de fermer la porte en sortant par le magasin, ajoutai-je. J'appelle « magasin » la salle de documentation. Ils se regardent.

— Le magasin ? me demande le proviseur.

— Oui, la salle de documentation, dis-je. C'est le nom qu'elle devrait porter, ou mieux : le **FLAB**. Je profite de l'instant pour souligner leur manque de précision technique.

— Il manque un chef des travaux, poursuivis-je. Je leur rappelle implicitement que celui qui a quitté ses fonctions la veille de mon arrivée n'était pas un vrai technicien, puisqu'il n'avait même pas su attribuer aux locaux leur juste désignation.

— Oui... admit le proviseur d'un air gêné, sans pour autant se départir de son sourire mécanique.

Les deux compères s'échangèrent un regard dont la complicité me glaça. Je pris congé en leur annonçant mon intention d'écrire à l'inspecteur pour obtenir un AFD

— un vrai technicien cette fois — et demander officiellement le changement de nom des salles. En les regardant s'éloigner vers cet atelier dont ils semblent vouloir m'attribuer le dysfonctionnement, un doute affreux m'assaillit. Leur suspicion apparente ne visait-elle pas à me faire douter de moi-même ?

Soudain, une pensée me traversa, brutale. Non. Il faut que je me calme. À ce rythme, n'importe qui deviendrait suspect.

J'y verrai plus clair plus tard. Je mènerai ma propre enquête. Ce ne peut pas être un élève : personne n'a les clés... à part mes collègues. Ou eux. Mes collègues ? J'ai du mal à y croire. Pas à ce point. L'enquête attendra. Elle attendra ce soir, lors de mon tête-à-tête avec mon mari. Nous éliminerons les possibilités : qui était présent hier, hormis M. G., celui qui a donné l'alerte ?

C'est sans doute la fatigue. La peur qui me tord le ventre depuis ce message sur Pronote.

Une impression seulement. Mais insistante.

En les regardant, quelque chose se fissure.

L'établissement change.

Les murs. Les couloirs. Les regards.

L'idée s'impose, tenace.

Ils me paraissent soudain étrangers. Presque monstrueux.

Pour la première fois dans cet établissement, je me sens en danger.

Pour moi, quelqu'un a préparé ce piège avec la précision d'un technicien. Et ce quelqu'un n'a pas eu besoin de forcer la porte.

Est-ce un acte stupide de vandalisme ou quelque chose de bien plus inquiétant ? C'est avec ces questions en tête que je quitte l'atelier, laissant derrière moi le proviseur et l'adjointe. Une révérence amère à cette commedia dell'arte.

Chapitre 2 : Octobre Noir: L'Heure de l'Inertie

L'ambiance (8h30) : Anaïs, les Dr. Martens, le chahut du couloir.

Huit heures trente. La dernière sonnerie vient rappeler les retardataires. Nous sommes plongées dans l'atmosphère feutrée du cours d'anglais en co-intervention avec ma collègue Anaïs, une Franco-Irlandaise au tempérament d'acier. Toujours apprêtée, elle arbore une chevelure rousse dont les boucles anglaises descendent jusqu'à mi-dos. Elle assure avec son look british : une trentaine d'années, le regard franc et des Dr. Martens noires aux pieds

Anaïs, avec ses origines irlandaises et son caractère indomptable, ne craint ni le proviseur ni les élèves influents. Chaussée de ses Dr. Martens semblables à des rangers, elle semble toujours prête à mener un combat. Seule rebelle au milieu d'un lycée soumis, elle est ma précieuse alliée face à la conformité ambiante.

Ces bottes ne la quittent jamais. Notre salle se situant face à celle des professeurs, le couloir est le théâtre d'un va-et-vient incessant qui nous oblige à maintenir la porte close pour échapper au chahut.

Un jour, elle m'a confié son exaspération après que Fatimatou, une de ces "VIP" doublantes chouchoutées par l'administration non pour leurs résultats, mais par peur de représailles, lui a manqué de respect. "J'ai failli lui mettre mes Rangers dans la gueule", m'a-t-elle lâché. "J'aurais quitté l'Éducation nationale dans la foulée pour rentrer à Belfast. Là-bas, je retrouverai du travail, contrairement à ici, où l'on nous humilie en instrumentalisant des élèves dangereux qu'on nous a imposés."

La salle de cours est un espace singulier, tout en profondeur, divisé en deux sections. Je me tiens d'abord au fond, observant le flux des comportements, avant d'intervenir au milieu de l'heure. Dans les rangs, la plupart des élèves s'étalent sur les tables, faisant semblant de dormir. C'est le premier affront, une résistance passive dont je ne sais si elle vise ma présence ou celle d'Anaïs. Ma collègue distribue les supports papier pendant que je passe derrière elle, silencieuse, scrutant ces nuques baissées et ces corps affalés.

Soudain, Anaïs hausse le ton pour briser l'apathie :

— On se tait ! tranche-t-elle. Sinon, c'est l'exclusion en vie scolaire jusqu'à la fin de l'année.

Anaïs n'a peur de personne au sein de l'administration, qu'elle traite avec un détachement souverain. Le proviseur et l'adjointe la craignent ; je ne sais pas exactement pourquoi, mais je l'ai vue imposer ses absences au chef d'établissement lorsqu'elle devait partir pour l'Irlande, sans qu'il n'ose protester. Elle n'entre jamais dans son bureau. Elle reste devant la porte et s'adresse à lui comme si elle voulait que tout le monde l'entende. Parfois, j'ai même

l'impression qu'elle l'insulte à distance. Elle n'est pas la seule à agir ainsi : c'est la réaction que cet homme suscite. Son attitude n'est pas un cas isolé, elle est le reflet de ce qu'il renvoie aux autres.

Anaïs et moi avons structuré cette séance de co-intervention comme un pont entre deux mondes. Elle pose le décor opérationnel des drones — surveillance, survol des incendies — et j'embraye sur la mécanique pure. Quand vient mon tour, je projette mes supports. Les schémas éclatés des moteurs à courant continu s'affichent sur le tableau blanc laqué, un vestige qui détonne face aux écrans tactiles sophistiqués de mon atelier. Je détaille alors les composants : l'enroulement, les aimants, les charbons, le stator.

Je laisse un court silence s'installer, puis je prends la parole en français pour poser le cadre.

— Je vais vous présenter les pionniers de l'électricité. L'idée, ce n'est pas juste des noms... c'est de comprendre comment on est passé d'une découverte à une machine réelle.

Quelques têtes se relèvent à peine. D'autres restent affalées.

Je bascule en anglais, lentement, en articulant :

— Let's go back in time...

Je pointe la première diapositive.

— Michael Faraday.

Je dessine un mouvement circulaire avec la main.

— He discovered electromagnetic induction.

Anaïs enchaîne immédiatement, avec autorité :

— Repeat: electro... magnetic... induction.

Quelques élèves répètent, sans conviction. Mais ils répètent.

Je continue :

— Then... Thomas Davenport.

Je marque une pause.

— He built one of the first electric motors.

Je reviens au français pour ancrer :

— Là, on passe à quelque chose de concret. On ne découvre plus... on fabrique.

Un léger mouvement dans la classe.

Anaïs précise :

— Application means... utilisation concrète.

Elle balaye la salle du regard.

— You need that word.

Je reprends, en avançant d'un pas :

— And then... Zénobe Gramme.

Je montre le schéma.

— He improved the generator... and made it usable for industry.

Je traduis aussitôt :

— Il rend le système exploitable. Stable. Industriel.

Un stylo se relève. Puis un deuxième.

Je sens une légère bascule.

Je change de ton :

— And finally... Thomas Edison.

Je les regarde.

— Edison didn't just invent things... he built systems.

Anaïs s'approche légèrement :

— A system is a complete solution.

— Everything works together.

Je trace rapidement :

— *Production... distribution... utilisation.*

Puis :

— *Edison developed direct current networks...*

Je termine en français :

— *...pour transformer l'électricité en mouvement de manière contrôlée.*

Je projette le schéma du moteur.

— *This is a DC motor.*

Je fais tourner mes doigts.

— *Electricity... becomes motion.*

C'est à ce moment-là que quelque chose change.

Un mouvement de chaise.

Je m'arrête.

Dounia se redresse.

Elle regarde l'écran. Puis moi. Puis à nouveau l'écran.

Anaïs le voit aussi, mais ne dit rien.

Je reprends doucement :

— *For drones... we don't use this kind of motor.*

Je change de slide.

— *We use brushless motors.*

Je fais tourner ma main plus vite.

— *Faster. More efficient.*

Puis je pose la question :

— *If one motor is faster than the others... what happens?*

Silence.

Puis une voix faible :

— *It turns...*

Je souris.

— *Exactly. It turns.*

Je souligne :

— *System.*

— *A drone is a system.*

Anaïs enchaîne :

— *Mechanical... electronic... and digital.*

Puis elle ajoute, presque en confidence :

— *Like your future project... maybe.*

Un frémissement traverse la classe.

Et là—

— *Madame ?*

Je me tourne.

Dounia.

Elle hésite, puis pointe l'écran.

— *Mais... pourquoi tout le monde dit que vous êtes une mauvaise prof ?*

Le silence tombe.

Brutal.

Anaïs se fige.

Dounia continue, plus doucement :

— Là... c'est hyper clair.

Puis, presque étonnée elle-même :

— C'est même beau.

Je reste immobile une seconde.

Puis, maîtrisant ma voix :

— Can you show me that... after class?

Elle hoche la tête.

Un élève lâche :

— C'est Ahmed qui écrit ça, Madame... sur WhatsApp... et Discord.

Un autre renchérit.

Je sens quelque chose se déplacer.

Pas dans le bruit.

Dans le regard.

Anaïs coupe net :

— Enough.

Silence immédiat.

Elle me regarde brièvement.

— Go on.

Je reprends.

— Today... we are talking about drones.

J'écris :

DRONE = Unmanned Aerial Vehicle

— Repeat.

Cette fois, ils suivent un peu plus.

Je continue.

Parce que tenir la position... c'est aussi ça.

Je suis soulagée qu'Anaïs ait mis fin à l'agitation latente. Je relance mes supports sur les moteurs à courant continu, ces schémas éclatés qui, je l'espère, sauront réveiller leur curiosité mécanique.

Je suis heureuse que Dounia et l'élève du fond brisent enfin l'omerta. Je me demandais d'où venait cette hostilité.

Mon esprit s'emballe. Je pense, en réalité, à beaucoup de choses que je croyais avoir chassées de ma vie en changeant de lycée, de métier — après ces vingt ans d'entreprise — et même, pour certaines, de pays. J'ai même voulu changer de nom. Mais à l'heure du numérique, on me retrouve partout. Pourquoi toute cette haine pour un simple emploi de contractuelle ? Un poste que j'ai tardé à rejoindre, car j'avais d'autres ambitions, impossibles à réaliser aujourd'hui.

Un léger frémissement parcourt la salle. Pendant quelques secondes, ils sont vraiment là. Vraiment là. Puis, déjà, certains décrochent. Mais je continue. Parce que tenir la position, c'est aussi ça.

Soudain, l'auditoire devient attentif. C'est une première victoire, juste une bataille que je sens remporter. Je tiens la position.

Depuis mon bureau, je continue de mesurer la topographie des comportements. Il y a Mehdi, ironiquement surnommé "l'homme de fer" alors qu'en réalité, il en manque cruellement ; il justifie son endormissement chronique par cette carence. Sa mère, que j'ai eue plusieurs fois au téléphone, me confie solliciter un PAP depuis deux ans déjà, mais le dossier reste bloqué. À ma connaissance, ce freinage ne vient pas du rectorat, mais bien d'ici, de la direction locale. Il reste là, immobile, la tête verrouillée entre ses bras. Rayan, son camarade et le seul qui accepte de travailler avec lui, reste effacé, semblant s'accrocher à ma promesse de bac comme à une bouée. Et puis, il y a le pôle magnétique : le duo formé par Max et le premier Ahmed.

Ahmed, son passé au couteau, le blocage du PAP de Mehdi... Tout cela se mélange dans cette atmosphère de grande léthargie, où l'on a l'impression que l'école ne sert plus à rien, sinon à apprendre que la réussite ne dépend pas du travail, mais de complicités tacites.

*Le texte est **très correct et particulièrement réussi**. L'image de la « lame apparente » pour décrire son passé est une métaphore puissante qui installe immédiatement une atmosphère de thriller.*

Il reste juste une petite coquille de ponctuation et une répétition que l'on peut lisser pour rendre la lecture encore plus incisive.

Le premier Ahmed — car ils sont deux dans cette classe — semble saturer l'espace à lui seul. Le nouveau, celui qui arrive d'un autre lycée, porte son passé comme une lame apparente.

— Il a planté un camarade avec un couteau dans son ancien établissement, murmurent les élèves dès que je m'adresse à lui. Faites attention, Madame.

— Fais attention, Fadéla, m'avait également glissé un collègue qui l'avait eu comme élève là où l'agression a eu lieu. "Il a poignardé un camarade, le blessant à la main", m'a-t-il précisé. L'administration, elle, ne m'a rien dit. Aucune alerte sur Pronote non plus.

Le passé d'Ahmed lui vaut un respect teinté de terreur. Même la mère de Mehdi — celle-là même qui réclame pour son fils un PAP bloqué depuis deux ans par la direction — m'a confié son angoisse : elle a peur pour son enfant. Pourtant bien plus massif, Mehdi semble se vider de sa substance devant ce prédateur. Parfois, Ahmed murmure des prières en arabe, des mots de grand-mère quémendant la grâce pour sa santé ou son escarcelle. Ce sont des prières dont je sais situer la géographie exacte, au village ou à la ville près, quelque part en Algérie. "Ya dda, ya dda..." (ou "Ô mère, ô mère..."), répète-t-il. Il y a, dans ces prières d'un autre âge, une culture que j'aime lire en eux. Mais ceci est une autre histoire dans l'histoire.

"Elle devrait vendre des galettes au marché", c'est ce qu'il a glissé à mon sujet dès les premiers jours de cours. Il l'a répété aujourd'hui, certainement contrarié qu'une femme lui enseigne la mécanique des moteurs. Ahmed, tout le monde s'en méfie.

Mon heure d'intervention touche à sa fin. Avant de m'éclipser, j'annonce le programme de la séance suivante pour ancrer cette dynamique : — For next time, we will start working on the VTNH (Unmanned Ground Vehicle) and discover the LoRaWAN protocol. — Peux-tu faire la même chose pour le prochain cours ? me lance Anaïs du fond de la classe. Pendant toute l'heure, si tu peux...

Je t'accompagnerai.

*— For our next session, we will focus on the **LoRaWAN** protocol, dis-je en balayant la classe du regard. **LoRaWAN allows devices to transmit small data packets over long distances with minimal power... it enables us to monitor the world silently.***

Je marque une pause, laissant les mots flotter dans le silence soudain de la classe.

— Autrement dit, conclus-je en français, c'est l'art de comprendre qu'ici, même les signaux les plus faibles peuvent révéler beaucoup de choses.

Avant de lui laisser la main pour sa deuxième heure de cours, je toise Ahmed, celui qui est traité en VIP à cause de sa proximité avec l'adjointe, le clown triste, celui dont Dounia vient de trahir les manigances numériques. Je le fixe intensément pour lui signifier ma méfiance ; il soutient mon regard, bravache, jusqu'à ce qu'Anaïs s'avance vers lui. Droite dans ses Martens, elle lui impose un silence qui fait briller une lueur de crainte dans ses yeux.

— Je suis avec toi, me glisse Anaïs à l'oreille. N'aie pas peur de lui, même s'il a des complicités dans l'administration locale. Je t'en dirai plus en salle des profs tout à l'heure, à la pause de dix heures.

Le cours s'achève enfin dans un parfum de femmes — celui d'Anaïs, floral et léger, et le mien, plus boisé. La révolte de Dounia a vivifié l'air. En tenant tête au groupe, elle a brisé l'omerta, tout comme le sexisme d'Ahmed a fini par agir comme un révélateur. Ce « prédateur » ne supportait visiblement pas de voir une femme maîtriser la technologie des

*moteurs. Son hostilité a pourtant produit l'effet inverse : **elle a tiré** de sa torpeur un auditoire qui, l'instant d'avant, semblait dressé contre moi. Là où chacun s'efforçait de montrer qu'il dormait ou qu'il méprisait le savoir, il flotte désormais une atmosphère de fermeté.*

Je range mon ordinateur, l'esprit déjà tourné vers l'enquête. Je quitte Anaïs d'un signe de tête et m'enfonce dans le couloir, non pas vers le repos, mais vers l'origine du conflit. Je me dirige vers mes ateliers, là où le silence des machines cache une malveillance bien réelle. Je dois retourner au poste 5, celui que j'ai dû traiter ce matin comme on désamorce une bombe.

Chapitre 3 : L'Atelier des Silences

Je laisse Anaïs face à la meute et je m'éclipse. En refermant la porte, le brouhaha de la classe s'éteint d'un coup, remplacé par la lourdeur du couloir.

Mon domicile et mon atelier ne sont plus des sanctuaires.

Le Poste de Transmission, c'est mon poste de transmission, mais bien modeste.

Quand je pénètre dans l'atelier, je m'attends à la routine : les oscilloscopes alignés comme des sentinelles, les maquettes de serres autonomes en attente de leurs capteurs, et ce désordre habituel de microcontrôleurs ESP32 ou Arduino.

Ici, on navigue dans un autre temps : les puces de circuits intégrés sont encore piquées sur des blocs de mousse antistatique, rangées dans de petits tiroirs étroits, semblables à ceux d'une vieille pharmacie.

L'atelier semble figé dans le passé ; rien n'a été renouvelé depuis au moins dix ans.

Mais ce matin, le silence est différent. Il est trop fixe, presque aux aguets. Le message de M. G. résonne encore sous mon crâne : *Poste 5. Câbles arrachés. Incident similaire l'an dernier*. Je m'installe à mon poste. Pas de réseau. Encore. Je soupire en sortant ma clé USB pour cette manipulation archaïque que la responsable numérique refuse de corriger. L'imprimante se met à ronronner, recrachant les templates de TP. Cette fois, j'ai corsé l'exercice : pas de supports pré-remplis. Je veux du raisonnement pur. Je sais que Rahma — ou Ghanya, selon l'humeur de son double prénom — y arrivera. Elle a cette rigueur chirurgicale de comptable égarée dans la mécanique.

Le Système Souterrain

En observant le tas de feuilles tièdes, je songe à la fragilité de cette filière STI2D. On a bâti des sigles, mais on a oublié les hommes. La rumeur enfle sur WhatsApp et Discord, portée par des élèves protégés, des « VIP » de la direction. Un système presque mafieux où l'omerta règne.

Je repense à cette pancarte brandie par un élève : « Virez madame M... et le bac, c'est d'office !!! ». Je l'avais rapportée chez moi comme pièce à conviction. Un mois plus tard, mon domicile a été visité. Pas d'effraction. Rien de volé, sauf ce carton, remplacé par un autre presque identique : un emballage à la couleur moins passée, d'un marron plus vif ; le premier était déchiré à l'extrémité, celui-ci ne l'était pas.

L'inscription, elle aussi, avait glissé. Sur la première, écrite au feutre rouge, on lisait : *"Verrez madame M.. et le bac c'et d'office !!!"* (avec ses trois points d'exclamation). Sur la seconde, toujours au feutre rouge, il y avait écrit : *"Virez madame M... et le bac c'est permis"*. Une version "adoucie".

Ils ont les clés. Ils connaissent mon adresse. L'administration reste muette, un silence qui fait office de signature. On enseigne ici comme on prierait dans une maison en flammes.

Le Carburant de l'Éveil

Je prépare mon thé 71; ma madeleine de Proust à moi.

L'odeur âpre des feuilles infuse dans la fonte, une théière artisanale, plus proche d'un samovar par son design. J'y prépare mon thé à l'ancienne.

C'est mon rituel de survie, un talisman hérité de mon père, officier de la transsaharienne et des transmissions de la caserne de Bouzaréah, caserne des transmissions. Ce thé ne vient pas des salons, mais des circuits militaires du Sahel. C'est du carburant pour l'éveil.

Une gorgée, et je quitte le béton fissuré pour la caserne de **Bouzaréah**, le centre névralgique des transmissions algériennes. C'était le premier quartier général et le "Deuxième Bureau" de l'après-guerre mondiale créé par la France coloniale ; l'équivalent du MI6 ou de la CIA, dont l'Algérie libre a hérité.

Je revois mon père sous son burnous en **ouabar**, qu'il portait par-dessus sa tenue d'officier durant les cérémonies. Ce burnous en poil de chameau était un abri sous lequel le monde redevenait sûr. Nous nous y abritons, ma sœur et moi, alors que nous n'étions que de jeunes enfants, pour nous amuser dans ce qui nous semblait être un colosse vêtu de laine de chameau. Il me disait : "Je n'ai pas peur. J'ai dormi dans les tranchées à côté des morts, et je me suis réveillé en pleurant d'avoir perdu des amis et des camarades tombés au champ d'honneur.

Je repose ma tasse. Je ne suis pas seulement une contractuelle en danger ; je suis l'héritière d'un poste de transmission. Je sais lire les réseaux, je sais décoder les silences. L'imprimante s'arrête. Le tas de feuilles de cours et de TP est prêt, comme un ordre de mission.

Immobile dans la lumière crue du jour, j'entends la bouilloire siffler comme une alarme. Je sors ma boîte métallique d'un placard à fermetures coulissantes. Les feuilles entières de ce Soixante et Onze n'attendent que de s'ouvrir, comme des pétales à la lumière, prêtes à libérer leur parfum. Un tel thé mérite un geste à sa hauteur. Mes collègues sourient en me regardant accomplir ce rituel.

Je déguste mon thé comme on dégage un revolver — un 71, celui des routes des dunes, des barkhanes regbates ¹ouvertes sur des horizons sans fin. Son parfum boisé remonte d'un

¹ **Barkhanes reguibates :**

Dunes sahariennes en croissant, liées aux territoires des Reguibates, symbolisant leur ancrage ancestral dans le désert et la mémoire des routes nomades.

Reguibates (Rguibat) :

autre monde, celui des casernes sahariennes où la nuit tombe d'un bloc, sans appel, comme un verdict. Mon père cachait sa boîte métallique au fond d'une cantine de troupe, entre un vieux Mauser allemand — une arme de collection —, un treillis râpé et le sable de Tindouf incrusté dans les charnières.

Brut, artisanal, ce thé était un fil noir reliant les frontières à la peau des hommes. Pour nous, il n'était pas une boisson, mais un talisman contre le vent, la peur, la mort. Une gorgée porte le goût du cuir, des dattes sèches et des figues de Barbarie. C'est le soleil brûlant le silence des *hamadas*.

Mon père était revenu de la guerre des Sables avec une pleurésie, l'air de celui qui sait que certaines guerres ne se gagnent jamais et ne nous quittent jamais. Moi, j'ignore encore de quelle guerre, quelles batailles clandestines je reviendrai, menée ici ou ailleurs, loin des dunes mais si près du danger. Parfois, je crois revoir son sourire sous un chèche en coton, là où autrefois reposait avant sa retraite le képi d'officier de l'ALN. Enfant, avec ma petite sœur, nous nous cachions sous son burnous. Son sourire était grave, comme une prophétie : "Je tiens la position."

Je le vois comme le Roi d'un jeu d'échecs. J'aimerais lui ressembler. Je le pourrais, si je parvenais à comprendre qui a débranché ces fils électriques pour tendre ce piège, peut-être mortel. Ce "Fou" n'est sans doute que la pièce d'un autre joueur, dans une partie que je n'ai pas choisie.

Mais c'est seulement ainsi que je ferai échec et mat à l'adversaire. Je ne gagnerai cette partie imposée que si je découvre qui pose ces pièges électriques — apparemment depuis des années ici, dans cet atelier comme dans celui d'à côté. Est-ce pour faire disparaître l'enseignement technologique de cet établissement, ou pour une tout autre raison que je m'épuise à chercher sans y parvenir ?

Si j'insiste, on me dira que je suis paranoïaque, qu'il faut lâcher prise, laisser faire. On voudrait que j'ignore ces actes de malveillance qui ne datent pas d'hier, comme le confirme le message d'alerte de Monsieur G., et comme en témoigne ce poste 5 piégé.

Pourtant, j'en suis convaincue : tant que l'on n'aura pas mis au jour le mobile de ces actes, on ne trouvera jamais le coupable. Et il continuera.

Le coupable a même le luxe d'accuser la victime en l'accusant de négligence, comme ce fut le cas de mon prédécesseur, qui a déposé plainte avant de partir.

Mais je ne reculerai pas. Je dois tenir ma position. Rester debout. Je ne m'effondrerai qu'après, loin d'eux.

Grande tribu saharienne d'origine arabe, historiquement nomade, présente au Sahara occidental, en Mauritanie et au sud du Maroc, réputée pour sa maîtrise du désert et ses réseaux caravaniers.

Pour le moment, je savoure mon 71 comme on dégaine un revolver. Son arôme se mêle à l'odeur du papier, de l'encre et du métal tiède. L'imprimante, régulière, bat comme un cœur obstiné — celui d'un souvenir qui ne s'éteint pas.

La Trêve des Masques

Dix heures. La sonnerie libère les corps. Je rejoins Anaïs en salle des professeurs, cette enclave de verre où l'on vient décompresser. Anaïs s'adosse au plan de travail, ses Dr. Martens croisées, le regard vert plus tranchant que d'habitude.

— Tu as vu comment Ahmed te regardait ? murmure-t-elle. Ce n'est pas de la défiance, Fadéla. C'est de la possession. L'adjointe, notre "clown triste", voit en lui un levier social. Elle lui a donné une immunité totale.

— Ce matin, au Poste 5, j'ai trouvé les câbles arrachés, lui dis-je à voix basse. Une mise en scène chirurgicale.

Anaïs se penche vers moi, sa voix descend d'un octave :

— Les clés circulent, Fadéla. La mère d'Ahmed est la médiatrice officieuse du quartier pour la direction. Elle éteint les incendies avant qu'ils n'éclatent. C'est un pacte entre elle et l'établissement. Elle fournit d'autres services à certaines personnes... Elle a plus de soixante ans, mais elle sait faciliter bien des choses pour certains. Il y a quelques années, j'aurais eu du mal à croire que de telles pratiques soient possibles dans notre métier. En échange, son fils est intouchable. Elle t'a promis de « s'occuper de toi » ? Elle a déjà commencé par ton atelier. Si un gamin s'électrocute, c'est toi qu'on grillera.

- Ici, les règles ne sont pas écrites. Elles se devinent, rétorque la collègue prof de français.

Et le lycée ressemble de plus en plus à un cirque silencieux, où les rôles sont distribués d'avance.

Je sens ce froid chirurgical qui précède l'action. Le piège est tendu. On veut me faire porter le chapeau d'un deuxième accident pour me faire déguerpir comme l'enseignant que j'ai remplacé.

— Ne reste pas seule avec ça, conclut Anaïs en ajustant sa veste. Nous sommes là pour nous soutenir. Quant aux syndicats, tous ne sont pas fiables. Ils cherchent souvent plus à défendre l'institution que leurs adhérents, surtout quand il s'agit de contractuels.

Je quitte la salle des profs, le dos droit. Invisible sur mes épaules, je sens le poids protecteur du burnous de mon père. La bataille ne fait que commencer.

Je laisse Anaïs face à la meute et je m'éclipse. En refermant la porte, le brouhaha de la classe s'éteint d'un coup, remplacé par la lourdeur du couloir.

Quand je pénètre dans l'atelier, je m'attends à la routine : les oscilloscopes alignés comme des sentinelles, les maquettes de serres autonomes qui attendent leurs capteurs et ce désordre habituel de microcontrôleurs ESP32 ou Arduino. Ici, on navigue dans un autre temps : les puces de circuits intégrés sont encore piquées sur des blocs de mousse antistatique. Elles sont rangées dans des petits tiroirs étroits, semblables à ceux d'une vieille pharmacie. J'aurais aimé avoir du matériel récent, mais l'atelier semble figé dans le passé ; rien n'a été renouvelé depuis au moins dix ans. Je devrai composer avec ces reliques.

Le matériel est éparpillé, faute de boîtes de rangement. Mais ce matin, le silence est différent. Il est trop fixe, presque aux aguets. Le message de M. G. résonne encore sous mon crâne : Poste 5. Câbles arrachés. Incident similaire l'an dernier. En traversant l'allée centrale, je scrute les établis. Tout semble en place, et pourtant, je sens une trace diffuse, une anomalie dissimulée sous la poussière du béton.

Je m'installe à mon poste. Pas de réseau. Encore. Je soupire en sortant ma clé USB de ma sacoche.

— Toujours pas connectée, cette machine ? m'adressé-je à l'imprimante comme si elle pouvait me répondre.

Je repense à ma discussion avec la responsable numérique, une semaine plus tôt : — Il faut que tu patientes, Fadéla, m'avait-elle lancé sans lever les yeux de son écran. Le serveur fait des siennes, l'imprimante de la 303 n'est pas la priorité. — C'est une priorité pour mes élèves, avais-je répondu. Je ne peux pas passer mon année à faire des transferts à la main.

Elle avait haussé les épaules. Résultat : j'en suis toujours à cette manipulation archaïque. Je branche la clé, le petit voyant clignote. Je lance l'impression des templates de TP.

Cette fois, j'ai décidé de corser l'exercice. Je ne leur donnerai pas de supports pré-remplis. Je veux qu'ils réfléchissent par eux-mêmes, qu'ils construisent leur raisonnement de A à Z. Je sais que Rahma y arrivera. C'est l'unique fille de cette section, une silhouette longiligne souvent drapée dans des tons beiges, le regard clair mais parfois voilé de regret.

Je l'entends encore me confier à la fin d'un cours, la voix basse :

— "Madame, je crois que je me suis trompée de voie. J'aurais dû aller en comptabilité."

— "Peut-être, Ghanya, mais regarde tes comptes-rendus. Tes tableaux sont parfaits, tes schémas sont d'une précision chirurgicale. Tu as une rigueur que les garçons n'ont pas."

C'est vrai : corriger ses copies est un plaisir. Elle aligne les chiffres et les croquis avec une discipline de fer, une survivance de son rêve de gestionnaire. Si seulement les deux autres membres de son trinôme pouvaient s'en inspirer au lieu de se reposer sur elle...

Le ronronnement de l'imprimante s'arrête. Les feuilles sortent, tièdes. Je suis seule dans l'atelier, mais j'ai l'impression que les murs m'observent. Je ramasse les documents et me dirige vers le fond de la salle.

Il est temps d'aller voir ce fameux poste 5 de plus près.

Créée plus d'une décennie plus tôt, la filière STI2D — Sciences et Technologies de l'Industrie et du Développement Durable — devait ouvrir l'avenir.

Les élèves y apprennent à coder un monde qu'ils ne connaissent pas encore, mais qu'ils essaient d'inventer plus écologique, plus connecté et plus économique.

En terminale, beaucoup me disent n'avoir jamais écrit une seule ligne de code.

On a bâti la filière, mais oublié les professeurs. Et parfois, on décourage ceux qui restent, par des silences organisés, laissant croire aux élèves qu'ils peuvent tout apprendre sur Internet.

— Pas besoin de prof, souffle la rumeur, reprise à chaque niveau.

— Il y a Internet, ajoutent-ils, comme un argument définitif.

La rumeur enfle, portée par les groupes WhatsApp où les élèves se retrouvent le soir pour s'en prendre aux enseignants — mais, plus souvent encore, à un camarade désigné comme cible.

Il arrive que la victime change chaque semaine.

— À quoi sert le SNT ? disent certains. À rien.

Ces propos, colportés dans les groupes du lycée, me choquent — surtout dans un monde pourtant numérique.

J'ai dû leur faire plusieurs QCM pour les convaincre que c'était nécessaire, quelle que soit leur filière, le métier ou les études qu'ils auront à choisir plus tard.

— « On ne sait même pas à quoi sert cette discipline », m'a dit un jour une élève.

Ces rumeurs naissent d'élèves protégés — certains assurés de décrocher le bac sans travailler, parfois même sans passer les épreuves obligatoires ni assister à un seul cours de l'année.

Mais l'omerta règne. J'en parlerai plus loin, à propos de quelques cas précis.

Des perturbateurs traités comme des VIP par la direction, des harpies propres à chaque filière, des intouchables aux privilèges inexplicables.

Ces derniers, tolérés comme des ombres fidèles, imposent un ordre secret — celui des

mains qui tirent les ficelles.

Un système souterrain, presque mafieux, où menaces, vandalisme, cambriolages et peur s'enlacent comme des serpents dans un même nid.

Dans chaque filière, à chaque niveau, il en existe un : toujours le même profil, préparé pour semer le trouble.

— « *Virez madame M... et le bac, c'est d'office !!!* » proclamait la pancarte brandie par un élève protégé.

Les trois points d'exclamation sonnaient comme un ordre.

J'ai rédigé un rapport. Rien ne suivit.

J'ai emporté la pancarte chez moi et j'ai annoncé à la classe que je porterais plainte, **certaine que** ni la direction, ni le rectorat **ne feraient rien**.

Un mois plus tard, il y eut un cambriolage chez moi : rien n'avait été volé, sauf la pancarte — remplacée par une autre, au slogan adouci, soigneusement réécrite sur un carton neuf.

Celle d'origine, déchirée à une extrémité, portait la même écriture, le même feutre — seul le message avait changé.

Mais ce que les auteurs de ce méfait oublient, c'est que la première pancarte avait été vue par au moins une trentaine de personnes, professeurs et élèves compris.

Cette pancarte avait été brandie devant l'inspecteur-conseil. Tout avait été minutieusement préparé pour saboter ma séance, alors que l'inspecteur, déjà contrarié par mon projet de VTNH, mon brevet et mon exposition internationale à venir, semblait fermé à toute initiative.

La conclusion à laquelle je suis parvenue, c'est qu'ici, dans cet établissement de banlieue, de telles ambitions ne peuvent exister.

Quand j'ai parlé de la pancarte brandie au proviseur et à son adjointe, ils m'ont répondu que ce n'était pas grave et que l'inspecteur-conseil n'avait rien vu — ce qui est faux.

Cette pancarte humiliante n'existe donc pas à leurs yeux et n'a jamais existé.

J'ai alors décidé d'agir, de ne plus compter ni sur la direction, ni sur le rectorat.

Le nouveau carton, de la même couleur mais moins passé, portait désormais ces mots : « *Virez madame M... et le bac, c'est permis.* » Un autre message, sans point d'exclamation.

Le cambriolage s'est fait sans effraction.

Ils ont donc les clés de chez moi et connaissent mon adresse — alors que personne ne savait où je vivais mis à part l'administration. C'est ce que je croyais.

Je me souviens pourtant avoir perdu mes clés, dérobées par mes élèves dans le lycée précédent.

Elles ont été retrouvées quarante-huit heures plus tard dans la machine à café de la cantine du lycée.

Ils ont sans doute eu le temps d'en faire un double.

Ils sont probablement restés en contact avec des élèves de cet ancien établissement, sans doute par l'intermédiaire des réseaux sociaux.

Le remplacement de la pancarte avait été effectué juste avant mon départ en vacances, pendant les épreuves du Grand oral.

Ces épreuves, je les faisais passer dans un autre lycée, près de chez moi, avec des élèves sans lien avec ceux de mon établissement habituel.

J'ai remis la pancarte à la police. J'attends aujourd'hui les résultats de l'enquête — contre les intouchables. Car c'est ainsi que je le ressens.

Un message effacé, une menace reformulée.

La direction resta muette.

Ici, le silence faisait office de signature.

On ne sait plus d'où vient le mal — de l'élève, de ceux qui le couvrent, ou de cette ombre qui l'entoure et se repaît de sa naïveté, le maintenant au service d'un ordre informel qui le contrôle.

Alors, on continue à enseigner, comme on prierait dans une maison déjà en flammes.

— Peut-être qu'ils veulent faire de ces élèves dangereux une milice à leur service, murmure un collègue, ni courtisan, ni partisan.

Ce jour-là, il finit par lever le poing, comme un appel lancé du haut d'une montagne — pour signifier qu'il est temps de se faire entendre.

La phrase claque comme une gifle.

Dans la salle des professeurs, les regards se croisent.

Ils savent. Ils approuvent.

Un malaise flotte, invisible, comme une fissure dans la lumière.

— Quand on aura une direction formée d'anciens professeurs, là, peut-être, ça marchera mieux, lança un ancien professeur de français, qui avait connu, comme moi, cette époque où les adjoints — qu'on appelait alors les censeurs — et les proviseurs avaient enseigné pendant au moins une dizaine d'années.

— Ici, l'administration applique le code de l'indigénat, comme autrefois dans ses colonies,

ajouta un professeur d'histoire. Ce sont des caïds administratifs qui gèrent les banlieues. Ce fut la seule rébellion entendue dans la salle des professeurs — celle dont j'eus connaissance, par ouï-dire.

Les trois enseignants furent convoqués au rectorat, et cet élan de révolte fut consigné dans leur dossier.

Au cœur de ce décor fissuré, je reprends ma place — celle que j'avais quittée il y a vingt ans.

Je suis revenue vers l'enseignement après des années passées en SSII, à passer d'une entreprise à l'autre, auprès de clients jamais fidèles. Le salaire était satisfaisant, mais la stabilité manquait. Alors, j'ai décidé de revenir vers l'enseignement. J'ai retrouvé les ateliers comme on revient dans la maison de son enfance : avec reconnaissance et une légère appréhension. Entre les fils, les circuits et les élèves, je sens à nouveau battre le pouls du monde.

Mais l'école n'est plus la même. Vingt ans ont passé, et tout semble avoir changé — sauf le manque, tenace, de lumière. Celle du savoir, celle qui répare.

L'établissement attend son classement en éducation prioritaire. ZEP, selon l'ancienne appellation, ou REP/REP+ dans la terminologie actuelle : les sigles changent, les promesses se renouvellent, mais la réalité demeure. La misère ne se rebaptise pas.

Les chiffres, ici, décident du sort d'un lieu. Taux de pauvreté, retard scolaire, chômage des parents — autant d'indicateurs qu'il faut cocher pour espérer un peu plus de moyens. Pour être aidé, il faut d'abord prouver qu'on souffre.**Haut du formulaireBas du formulaire**

Je fais partie de ceux qui pensent que chacun peut obtenir le baccalauréat, vu l'abaissement progressif du niveau exigé.

J'ai connu des classes où le taux de réussite au baccalauréat frôlait la perfection : cent pour cent d'admis, et près d'un tiers de mentions bien ou très bien.

Beaucoup ont alors pu rejoindre sans peine les classes préparatoires

À propos de cet AFD : bien qu'il soit aimable et qu'il reconnaisse la qualité de mon travail, Monsieur F., le professeur que j'ai dû remplacer dans l'urgence, ne peut pas le supporter. Lorsque je lui ai parlé de ce même AFD, il m'a répondu :

— Celui-là, il taillerait une pipe aux inspecteurs pour être bien vu d’eux.

J’ai trouvé cette réflexion excessive, mais elle m’a permis de mesurer l’ampleur de son mécontentement face à toute cette histoire d’élèves dangereux et au manque de soutien dont les professeurs — titulaires ou non — souffrent ici.

Mais l’idéal se heurte souvent à la réalité du terrain. Ici, le décor a changé. C’est une autre histoire.

Telle Prométhée, j’ai voulu offrir le feu du savoir à ceux qu’on tenait dans l’ombre — et pour ce geste, c’est moi qu’on a voulu enchaîner.

Dans cet établissement où je suis actuellement contractuelle, on enseigne entre deux mondes, sur une ligne de front invisible : entre l’espoir administratif et le silence institutionnel.

Il arrive que certaines dérives soient tolérées : la manipulation d’élèves dangereux pour perturber les cours. La convoitise des heures de cours, pour compléter un salaire trop faible, est parfois devenue la règle.

Mais Monsieur G., mon nouveau collègue — celui qui a été chargé de m’accueillir et qui occupe le poste de l’AFD par intérim —, n’est pas de ceux-là. Il tenait à me le faire comprendre.

— « Je n’ai pas le droit d’enseigner ta discipline, SIN 1 et SIN 2 », me disait-il.

Monsieur G., un petit homme réservé, enseigne l’innovation technologique et l’architecture — l’une des trois spécialités de la filière STI2D.

Monsieur G voulait simplement me dire qu’il n’était ni un fossoyeur de collègue ni un usurpateur d’heures. J’ai déjà connu un enseignant victime d’une telle manœuvre : des élèves instrumentalisés pour l’évincer. L’inspecteur, ayant compris, refusa d’attribuer ses heures à l’auteur du sabotage et fit appel à un remplaçant extérieur. Faute de délimiter clairement les disciplines, ces abus persistent. C’était donc moi qui avais assuré le remplacement. Ce cas, que j’évoquerai plus loin, aurait pourtant pu être évité simplement.

Mais laissons là les coulisses et revenons à ce matin-là — cette journée de commémoration où tout devait reprendre son cours, comme si l’ombre des morts n’avait jamais traversé la salle.

Ce matin, comme à l’accoutumée, ma journée d’enseignante commence par un thé au comptoir du Thé de l’Atlas, juste en face de la gare.

Le lieu, tenu par des femmes venues des montagnes de l'Atlas, porte le nom de leur terre natale.

Après quelques stations de bus à travers les HLM, j'arrive à l'établissement.

Je passe d'abord par la salle des professeurs, ce lieu où chacun reprend son rôle, puis je descends vers les ateliers, jusqu'à la salle de documentation — le véritable cœur de la filière STI2D.

C'est là que tout se joue : les échanges techniques, les projets suspendus, les confidences murmurées entre deux plans de circuits.

J'aime arriver tôt, avant la cohue devant l'imprimante.

Il est sept heures trente-cinq. Dans une demi-heure, je rejoindrai Anaïs, ma collègue d'anglais, pour une co-intervention.

Deux heures plus tôt, avant même l'arrivée des élèves, j'avais déjà imprimé les documents, préparé les modèles de compte rendu et le matériel de TP — comme un ordre de mission avant le départ : méthode, format, rigueur.

Comme souvent, Fabien est déjà là.

Professeur d'économie d'une trentaine d'années, il est, lui aussi, contractuel.

Je l'aperçois plongé dans un calme presque monacal, écouteurs aux oreilles, absorbé par une musique qu'il semble seul à entendre.

Son absence de jugement, sa sérénité discrète, en font une présence méditative — presque monastique.

Nous nous échangeons un simple bonjour avant que je rejoigne la salle de documentation, qui sert aussi de salle des professeurs pour la technologie et la physique.

Aujourd'hui, 16 octobre, à onze heures, partout en France, les lycées et collèges observeront une minute de silence.

On songera à deux noms : Samuel Paty et Dominique Bernard.

Avant ce moment, un texte commémoratif sera lu, rappelant que ces deux professeurs sont tombés pour avoir accompli leur mission : enseigner.

Dans cette atmosphère suspendue, entre devoir de mémoire et routine du travail, je retrouve mes gestes précis, presque rituels.

Baignée de soleil, la salle de documentation s'ouvre sur une enfilade de fenêtres, posées comme un ruban de verre le long du mur — un geste d'architecte Corbuséen, pensé pour laisser entrer la lumière sans qu'aucune poutre ne l'arrête.

Chaque matin, le jour y glisse sans heurt, découpant l'air en lames claires.

Dans la salle mitoyenne, mon atelier reste aveugle, privé de lumière naturelle, éclairé seulement par les néons — un lieu où tout semble suspendu, à l'image des prototypes inachevés laissés par mon prédécesseur.

Restée un instant dans la salle de documentation, immobile dans la lumière blanche, je sors mon thé noir comme on dégaine une arme — un Soixante-et-Onze. Son parfum âpre remonte d'un autre monde, celui des casernes sahariennes où la nuit tombe d'un bloc, sans appel, comme un verdict.

J'ai hérité de ce geste de mon père. Il cachaïfat la boîte au fond d'une cantine de troupe, entre un Mauser fatigué, un treillis rêche et le sable de Tindouf incrusté dans les charnières. Brut, artisanal, ce thé venait des circuits militaires d'Algérie, du Mali, du Niger et de Mauritanie — un fil noir reliant les frontières à la peau des hommes.

Pour nous, il n'était pas une boisson. C'était un talisman contre le vent, la peur, peut-être la mort.

J'en bois une gorgée. Elle porte le goût du cuir, des dattes sèches, du soleil qui brûle les pierres jusqu'au silence. Un goût de survie.

Mon père était revenu du désert avec une pleurésie, l'air de celui qui sait que certaines guerres ne quittent jamais vraiment les poumons.

Moi, j'ignore encore de quoi je reviendrai — de quelle bataille douce ou clandestine, menée ici, loin des dunes mais si près du danger.

Et parfois, je crois revoir son sourire, grave et calme, comme une prophétie.

— « Non, je n'ai pas peur. J'ai dormi dans des tranchées, à côté des morts, que j'enterrais avant le coucher du soleil.

En y repensant, je me dis que je dois tenir, moi aussi.

Tenir ma position, comme lui.

Rester debout. Je m'effondrerai après, loin d'eux.

Eux, ce sont ceux dont la guerre ne se mène plus dans les sables, mais lâchement, derrière un écran et un pseudo — sur les réseaux sociaux. Ils me rappellent les Langoliers du roman de Stephen King, ces créatures qui ont dévoré le monde.

Pour le moment, je déguste mon Soixante et Onze, comme on dégaine un revolver. Son arôme boisé et légèrement épicé emplit la pièce.

Il se mêle à l'odeur du papier et du métal tiède.

L'imprimante, régulière, bat comme un cœur obstiné

— celui d'un souvenir qui ne s'éteint pas.

Avant d'ouvrir la porte de l'atelier — sabotée depuis deux semaines, la serrure est bloquée de l'extérieur —, je dépose sur chaque table le sujet du TP : le VTNH et sa station de capteurs embarqués.

Il est dix heures quarante. Encore vingt minutes avant le recueillement en mémoire des deux professeurs tombés au champ d'honneur, à deux ans d'intervalle. Samuel Paty et Dominique Bernard.

La première sonnerie retentit. Les élèves reviennent de leur pause.

Les retardataires arriveront à la deuxième sonnerie, ou seront inscrits absents après mon signalement sur Pronote.

Ils avaient eu deux heures d'anglais avant d'enchaîner, après la récréation, avec les travaux pratiques de Systèmes d'Information Numérique — ma discipline.

J'ai assisté à la première heure en co-intervention : je les ai vu somnoler sur les tables, tandis que l'enseignante projetait une vidéo, puis distribuait un document à compléter.

À présent, ils s'apprêtent à suivre mon cours, un TP qui sera interrompu à onze heures pour la commémoration. Ils observeront ensuite une minute de silence, après la lecture du texte en hommage à leurs morts.

L'imprimante a fini sa tâche. J'agrafe les feuilles.

J'allume les néons de l'atelier et ouvre la porte à double battant de l'intérieur : la serrure, défectueuse, ne s'ouvre plus de l'extérieur.

L'atelier s'illumine d'un halo blanc.

Ici, chaque jour, je tiens ma position, calme, sur une ligne invisible.

*Dans le silence de l'atelier, le ronronnement de l'imprimante devient un métronome. Je lance l'impression des TP sur le **VTNH**. Les feuilles sortent, tièdes, couvertes de lignes de **code C** que j'ai précompilées pour eux. Je leur livre du prêt-à-emploi, une structure stable pour qu'ils ne se noient pas dans la syntaxe. Je veux qu'ils voient le mouvement, pas l'erreur de segmentation.*

Pendant que la machine travaille, je prépare mon thé 71. L'odeur des feuilles qui s'infusent dans la fonte de ma théière agit comme un conducteur temporel. La première gorgée m'emporte. Elle me propulse loin de ce béton fissuré, par-delà la Méditerranée, jusqu'aux portes du Sahara. Le thé 71 n'est pas un thé de salon. C'est l'anti-thé de salon : c'est du carburant pour l'éveil.

*Préparation du **Thé 71**, un thé noir du Sahara, breuvage des routes de l'exil et des casernes. Un produit rare, hors commerce, qui porte le parfum âpre des hamadas et du cuir.*

Mon premier poste de commandement était la salle de documentation. Une traversée silencieuse, loin des ateliers qui étaient, selon la formule amère de certains, « l'ancre du diable ». C'est là, dans cette relative accalmie, que je préparais mon bouclier : l'exigence du métier. Je dégustais mon thé 71, un thé fort, presque amer, qui ne passait que par les circuits militaires discrets des pays du Sahel—l'Algérie, le Mali, le Niger, la Mauritanie. Il me réveillait, m'aidait à tenir ma position. J'imprimais les templates de TP, vérifiant une dernière fois la nomenclature, le schéma fonctionnel, le protocole.

Je gardais ma position, comme si j'étais en guerre. Une guerre contre l'ignorance, contre l'empêchement d'apprendre, contre la facilité institutionnelle. Si le travail technique était parfait, si l'attendu était précis, alors la contestation ne pourrait pas me percer. L'ingénierie en moi imposait l'ordre là où la République reculait

Je revois mon père. Les images défilent, de mon enfance à ses années de retraite. Je me revois dans la caserne de Bouzaréah. Ancien quartier général de la colonisation et du « deuxième bureau » d'espionnage au lendemain de la Seconde Guerre mondiale — le MI6 de la France à l'époque. Après l'indépendance, le site était devenu la CIA de l'Algérie libre, le centre névralgique des transmissions.

En observant mes établis, je réalise avec un frisson que je suis dans le même décor : un atelier de câblage, de fréquences et de signaux. Bien que celui-ci soit bien plus modeste que celui d'une armée, l'essence est la même. Je ne suis pas seulement une enseignante, je suis dans un poste de transmission, héritière d'un lieu où l'on apprenait à décoder le monde et ses menaces.

*Je le revois, officier fier, troquant plus tard son képi contre un chèche dans la vie civile. Mais l'image qui me brûle les yeux, c'est celle de la cérémonie, dans la première ou la deuxième région militaire. Il faisait froid. Ma petite sœur et moi nous blottissions sous son **burnous en ouabar**, ce poil de chameau si dense, si protecteur, qu'il portait par-dessus sa tenue d'officier.*

Sous ce burnous, le monde était sûr. Il n'y avait ni sabotage, ni "clowns tristes", ni menaces numériques. Il n'y avait que la chaleur du père et l'odeur de la laine.

Je repose ma tasse. Le thé m'a ramenée à l'essentiel. Je ne suis pas seulement une contractuelle en danger ; je suis la fille d'un officier de la transmission. Je sais lire les réseaux, je sais décoder les silences.

L'imprimante s'arrête. Le tas de feuilles est prêt. Le rappel du cours, les questions, les templates... tout est là. Il me reste deux heures pour tout caler.

Dix heures sept. Il est temps de rejoindre Anaïs dans la salle des prof, le rendez-vous a été pris. Je range ma théière, je verrouille l'atelier et je marche vers la salle des profs, le dos droit, comme si je portais encore, invisible sur mes épaules, le burnous de mon père.

La Trêve des masques. C'est ainsi que j'appelle ce rendez-vous en salle des profs avec Anaïs.

Dix heures. La sonnerie, ce glas électrique qui rythme nos vies, libère enfin les corps. Je rejoins Anaïs. Nous traversons le couloir comme deux rescapées, nos parfums — ce mélange de cèdre et de jasmin — ouvrant un sillage invisible au milieu de l'odeur de sueur froide et de sol plastifié.

La salle des professeurs est une enclave. Un bocal de verre où l'on vient décompresser, ou s'effondrer. À cette heure-ci, la machine à café — une autre merveille de mécanique capricieuse — est le centre de gravité de la pièce.

Anaïs s'adosse au plan de travail, ses Dr. Martens croisées, une tasse fumante entre les mains. Elle ne sourit pas. Son regard vert, d'ordinaire si vif, semble scruter les particules de poussière qui dansent dans un rayon de soleil oblique.

— Tu as vu comment il te regardait ? murmure-t-elle sans me quitter des yeux. Ahmed. Ce n'est pas seulement de la défiance d'ado. C'est de la possession. Il croit que cet établissement lui appartient. Et le pire, Fadéla, c'est qu'il a raison.

Je sers les poings dans les poches de ma blouse. — Ce matin, au Poste 5... j'ai trouvé un câblage arraché. Une mise en scène chirurgicale. Ce n'est pas un élève qui a fait ça, Anaïs. Ou alors, un élève qui a les clés et le savoir d'un technicien.

Anaïs se penche vers moi, sa voix descendant d'un octave. — Les clés circulent, Fadéla. Ici, la confiance est une monnaie de singe. L'adjointe... notre "clown triste"... voit en Ahmed un levier social, une réussite de "quartier" qu'elle veut protéger à tout prix, même au prix de ta sécurité. Elle lui a donné une immunité. Si tu le touches, c'est elle que tu frappes.

Elle marque une pause, puis ajoute : — Et l'ancien prof, celui que tu remplaces... il n'est pas parti à cause d'un accident. Il est parti parce qu'il a compris qu'il était la cible d'un système qui préfère sacrifier un pion plutôt que de risquer une émeute ou un mauvais rapport au rectorat.

Je repense à mon mari, à ses conseils de "chaman" de l'électronique. *Vérifie la source, Fadéla. Si le courant est instable, c'est que le transformateur est pourri.* Le transformateur, ici, c'est la direction.

— *Tu as fait un excellent cours, Fadéla, commence Anaïs en s'asseyant près de moi. J'aimerais vraiment que tu poursuives sur cette lancée mercredi prochain.*

— J'ai prévu de passer au VTNH, véhicule terrestre non Habité, répondis-je. J'ai apporté une maquette.

Je sors de mon sac le prototype : un châssis de char robuste, bardé de capteurs de proximité. Je lui montre comment le servomoteur permet d'orienter la caméra de manière fluide. Anaïs l'observe, presque éblouie par la précision de l'objet dans ce décor de béton fissuré. Les autres collègues aperçoivent l'objet comme un animal étrange venu du futur : comment pourrait-on évoluer dans cette banlieue que tout le monde veut maintenir dans le gris ? Les questions fusent.

— C'est avec l'imprimante 3D que tu as fait ça, Fadéla ? me demande le prof de gestion.

— Pas complètement. Les chenilles, je les ai commandées sur Amazon, mais tout le reste a été conçu par les élèves. Les capteurs, le microcontrôleur aussi ; nous les avons programmés pour qu'ils suivent une ligne noire et évitent les obstacles. Les caméras, elles, sont branchées de façon à balayer l'environnement. Nous utiliserons peut-être l'IA si nous allons à Francfort pour les Olympiades. Nous avons été admissibles.

— C'est ambitieux... trop peut-être, murmure Anaïs. Ici, l'ambition est suspecte. On préfère maintenir les élèves dans une zone grise. Tu verras : à chaque conseil, l'adjointe nous sert la même soupe. Elle nous explique que ces gamins n'ont aucune issue, alors on les laisse dériver vers des BTS "en toc", des boîtes privées tenues par des charlatans. Ils y sacrifient deux ans et leurs économies pour espérer, un jour, bifurquer vers une vraie formation.

— C'est un marché de dupes, complétai-je. Tu as vu la fiche de vœux de Fatimatou ? "Classe prépa", rien que ça.

Une collègue de français, assise à la table voisine, lève les yeux de ses copies : — Fatimatou est doublante. Sa moyenne plafonne à six. Je ne comprends pas comment on peut nourrir de telles illusions sans fournir le moindre effort.

Je vois Anaïs hocher la tête dès qu'elle entend le prénom de Fatimatou. — Celle-là, j'ai l'impression qu'elle veut nous faire passer des vessies pour des lanternes. La dernière fois, elle m'a mal parlé. J'ai eu envie de me déchausser et de lui foutre un coup de Doc Martens à la gueule, puis de quitter l'Éducation nationale !

Anaïs voulait lui mettre un coup de ses chaussures qu'elle prend pour des rangers. — On lui a glissé à l'oreille qu'elle aurait son bac, et peut-être même sa place en prépa, à une seule condition : marquer son allégeance à ce cirque, tranchai-je.

Je me retiens de dire "clown" ou "nain". Je reste prudente, mais le mot "cirque" semble déjà flotter lourdement dans l'air et circuler depuis un moment dans l'établissement.

— Chut... souffle la collègue de français en jetant un regard nerveux vers la porte. Les oreilles traînent. On va finir par croire qu'on complot. Mais le cas le plus délirant, c'est Ahmed. Il est ici chez lui. Lui et sa mère occupent l'espace comme s'ils possédaient les murs.

— C'est une gestion mafieuse, conclus-je à voix basse. Ils testent le système. S'ils parviennent à asseoir leur pouvoir ici, ils passeront au cran supérieur. Ce n'est plus de l'enseignement, Anaïs. C'est une occupation.

— Et tu as vu Mehdi ? Il dort... ajoutai-je, toujours sidérée par cette léthargie. — Rassure-toi, il dort partout, chez tous les collègues, répondit Anaïs avec une moue désabusée. C'est d'un irrespect total, mais au fond, pourquoi vient-il encore ? Pourquoi ne lui trouve-t-on pas une solution ? — Son PAP est bloqué, rappelai-je. À mon avis, le verrou est ici, pas au rectorat. C'est absurde, quand on sait à quel point sa mère est investie dans la vie du lycée...

Menace institutionnelle de la mère d'Ahmed

Je raconte à Anaïs le message de la mère d'Ahmed, la promesse de « s'occuper de moi » et ce rendez-vous manqué à cause des rails gelés et des trains supprimés.

Anaïs ne cille pas. Elle fixe le reflet déformé de la salle des profs dans la vitre de la machine à café. — Tu as manqué de respect à la Reine Mère, Fadéla. Ici, la ponctualité n'est qu'une règle de prof. Pour elle, c'est une allégeance. Si tu n'es pas là quand elle siffle, tu es une ennemie.

Elle se tourne vers moi, le regard plus vert que jamais. — Sais-tu pourquoi l'adjointe, notre Clown Triste, la laisse déambuler ici comme si elle possédait les murs ? Parce que la mère d'Ahmed est sa « médiatrice » officieuse dans le quartier. Elle calme les incendies avant qu'ils n'atteignent le rectorat. En échange, son fils est intouchable. Il peut humilier Mehdi, il peut briser des carrières, il peut même...

Elle marque un silence et désigne d'un mouvement de menton le couloir qui mène vers les ateliers. — ...il peut même saboter un poste de travail pour faire déguerpir une ingénieure trop curieuse.

Je sens un frisson me parcourir l'échine. Ce n'est pas de la peur, c'est ce froid chirurgical qui précède l'action. — Elle m'a promis de s'occuper de moi, dis-je à mi-voix. Elle a commencé par le Poste 5. Elle veut me faire porter le chapeau d'un deuxième accident.

Anaïs pose sa tasse sur le guéridon dans un bruit sec. — Exactement. Si un gamin s'électrocute sur ton poste, avec ton passif de "nouvelle arrivante" et ton absence de soutien de la direction, tu es finie. Ils diront que tu as été négligente. Ils diront que tu n'as pas vérifié les équipements.

Elle ajuste sa veste, prête à repartir au combat. — Ne reste pas seule avec ça, Fadéla. Ton mari a raison : vérifie la source. Mais ne cherche pas seulement des fils coupés. Cherche des preuves de leur complicité. Parce que si tu ne les débranches pas, c'est eux qui vont te griller.

Ceci est le début du roman *La Contractuelle*. La suite paraîtra aux Éditions Mercure : un roman en 22 chapitres.